

# Marc Bonnot — Cressanges

18 juillet 1944 — *Un repli mortel*

\* \* \*

## Scène 1 — Forêt de Moladier, 6 juin 1944

---

*Le jour du débarquement en Normandie. Des jeunes gens de Souvigny arrivent au camp Danièle Casanova. Parmi eux, Marc Bonnot, vingt ans, ouvrier coiffeur.*

**Le chef FTP** (*accueillant le groupe*) — Vous avez fait le bon choix. Aujourd'hui, les Alliés débarquent en Normandie. La guerre entre dans sa dernière phase. On a besoin de tous les bras.

**Marc Bonnot** (*regardant autour de lui, le camp dans les bois*) — On est combien ?

**Le chef** — Ça grossit chaque jour. Vous êtes de Souvigny ?

**André Quenisset** — Oui. On est plusieurs. Marc Bonnot, Henri Daubinet, Roger Dauphin, René Auber...

**Le chef** — Bien. (Regardant Marc.) Toi, t'as quel âge ?

**Marc** — Vingt ans.

**Le chef** — T'aurais pas risqué grand-chose avec le STO, à ton âge. Pourquoi t'es là ?

**Marc** (*sans hésiter*) — Parce que je ne supporte plus de les voir se promener dans nos rues comme chez eux. Parce que Pétain n'est pas la France. Et parce que quelqu'un doit le faire.

**Le chef** (*le regardant un moment, puis lui tendant la main*) — Bienvenue au maquis Casanova.

\* \* \*

## Scène 2 — Camp de la Renaudière, vallée du Douzenan, Meillard — Été 1944

---

*Le camp s'est installé dans la vallée. Les maquisards préparent leurs opérations. Marc discute avec René Auber après une journée d'entraînement.*

**René Auber** (*nettoyant son arme*) — T'as entendu parler de l'embuscade du Rocher Noir ?

**Marc** (*s'asseyant dans l'herbe*) — Châtillon ? Oui. Une vingtaine de morts côté allemand. Aucun de notre côté.

**René** — Et le tunnel des Cerisiers... deux locomotives lancées l'une contre l'autre. La voie ferrée Moulins-Montluçon, neutralisée jusqu'à la libération.

**Marc** (*avec un sourire*) — Pas mal pour une bande de paysans et d'ouvriers.

**René** — On n'est pas que des paysans et des ouvriers. On est des soldats, maintenant.

**Marc** (*regardant le ciel entre les branches*) — Tu crois que ça va durer encore longtemps ?

**René** — Les Alliés avancent en Normandie. Et le débarquement de Provence... c'est pour bientôt, paraît-il. L'étau se resserre sur eux.

**Marc** — Et sur nous aussi. Plus on agit, plus ils vont riposter.

**René** (*à voix basse*) — Je sais. Mais qu'est-ce qu'on fait ? On s'arrête ?

**Marc** (*secouant la tête*) — Non. On continue.

\* \* \*

### Scène 3 — Le périple du 14 juillet 1944

---

*Le groupe de Jean-Louis Ameurlain s'apprête à partir pour une démonstration de force dans les villages du secteur. Marc est du voyage.*

**Jean-Louis Ameurlain** (*debout sur le camion benne, s'adressant aux hommes*) — Aujourd'hui, le 14 juillet, on sort de l'ombre. On traverse les villages. Tréban, Cressanges, Châtillon, Souvigny, Besson, Bresnay... On montre aux gens qu'on existe. Que la Résistance est là. Que la libération approche.

**Marc** (*à René, à voix basse*) — On va passer par Souvigny ?

**René** — Oui. Ta ville natale.

**Marc** (*avec une émotion qu'il contient*) — Ma famille va nous voir défiler.

**René** — Et tout le monde va savoir que les maquisards existent. C'est le but.

**Ameurlain** — On ne s'arrête pas. On défile. On affiche notre présence. Et on rentre au camp. Compris ?

**Les maquisards** (*en chœur*) — Compris !

*Le convoi s'ébranle. Aux premiers villages, les gens sortent sur le pas de leurs portes, les regardent passer, certains applaudissent, d'autres pleurent.*

**Marc** (*regardant les visages des habitants de Souvigny*) — Ils sont là. Tous là.

**René** (*à voix basse*) — Regarde-les. C'est pour eux qu'on fait tout ça.

\* \* \*

### Scène 4 — Le carrefour de Lafeline, 15 juillet 1944

---

*Le lendemain. Un groupe de maquisards part à Deux-Chaises pour arrêter les membres d'un faux maquis. Soudain, un incident éclate.*

**Sapin** (*à voix très basse, se figeant*) — Bougez plus. Deux Allemands. Sur le carrefour. Ils arrivent en vélo.

*Silence total dans le groupe.*

**Un maquisard** (*chuchotant*) — Ils nous ont vus ?

**Sapin** — Ils regardent dans notre direction. Ils se demandent ce qu'on fait là.

*Sapin se glisse dans le fossé, à l'abri de la haie. Un coup de feu.*

**Un maquisard** (*blême*) — Sapin... tu as...

**Sapin** (*remontant du fossé, le visage tendu*) — Un mort. Le second s'est enfui. Il va donner l'alerte.

**Un maquisard** — On rentre au camp. Immédiatement.

**Sapin** (*rangeant son arme*) — Oui. Et vite. Ce soir, ils vont venir.

\* \* \*

## **Scène 5 — Le camp de la Renaudière, soir du 15 juillet**

---

*La tombée de la nuit. Les résistants sont à peine rentrés quand l'attaque commence.*

**Une sentinelle** (*courant, criant*) — Aux armes ! Les Allemands attaquent !

*Fusils mitrailleurs, grenades. Georges Aurembout rassemble un petit groupe.*

**Georges Aurembout** — Repli ! Repli immédiat ! On ne peut pas tenir ici !

**Un maquisard** (*tirant depuis un arbre*) — Ils sont trop nombreux !

**Aurembout** — Je sais ! On décroche ! Par les bois ! Suivez Lucien !

**Lucien Depresle** (*prenant la tête du groupe*) — Par ici ! Je connais les sentiers. Restez groupés et silencieux !

*La petite cinquantaine d'hommes disparaît dans les bois, guidée par Lucien qui connaît chaque chemin, chaque haie, chaque passage.*

\* \* \*

## **Scène 6 — Les bois de Peuron, puis le château de Bost — Nuit du 15 au 17 juillet**

---

*Errance dans les bois. Les hommes sont épuisés, assoiffés, affamés.*

**Un maquisard** (*s'effondrant contre un arbre*) — Je ne peux plus. Ça fait des heures qu'on marche.

**Lucien** (*à voix basse*) — On ne s'arrête pas avant les bois de Peuron. Encore un peu.

**Marc** (*soutenant un camarade*) — Combien on est ?

**Lucien** — Une cinquantaine en tout. En petits groupes éparpillés dans les bois. (Il baisse la voix.) On n'a qu'une musette de ravitaillement pour huit.

**René** — Une musette pour huit...

**Lucien** — À la Vivère, chez Periot, quelques-uns ont eu une soupe à l'oignon ce matin. Les autres... on attend.

**Marc** (*les dents serrées*) — Et les otages ? J'ai entendu dire que des gens ont été raflés dans les fermes.

**Lucien** (*le visage sombre*) — Neuf. Raflés à cause de nous. C'est le prix que les civils paient.

*Un long silence dans les bois. Juste le bruit des pas sur les feuilles mortes.*

**Marc** (*à voix très basse*) — On ne doit pas oublier ça. Ce qu'ils font subir aux gens à cause de nous.

**Lucien** — Non. On ne doit pas oublier. C'est pour ça qu'on doit gagner.

\* \* \*

## Scène 7 — Lisière des bois face à la route, petit matin du 18 juillet

---

*Lucien Depresle est de garde dans l'allée qui longe l'orée du bois. Il voit passer sur la route un convoi de GMR et de miliciens.*

**Lucien** (*à voix basse, à un camarade de garde*) — Regarde. Là. Sur la route.

**Le camarade** — Des GMR. Et des miliciens. Beaucoup.

**Lucien** — Ils vont vers l'ouest. Vers Noyant.

**Le camarade** — Villars ? Le groupe Villechenon est là-bas.

**Lucien** (*regardant les casques briller au soleil*) — On ne peut pas les prévenir. Trop loin, trop risqué.

**Le camarade** — Et eux... ils savent qu'on est ici ?

**Lucien** — Je ne crois pas. (Un silence.) Retournons au camp. Et on reste sur nos gardes.

*Ni l'un ni l'autre ne pouvait imaginer que ces mêmes assaillants, après avoir incendié la ferme de Villars au petit matin, allaient revenir les encercler quelques heures plus tard.*

\* \* \*

## Scène 8 — Les bois de Bost, Besson — Milieu de journée du 18 juillet

---

*Le camp est soudainement encerclé par les GMR et les miliciens revenus de Villars. L'ordre de dispersion est donné.*

**Un officier maquisard** (*à voix basse mais urgente*) — Ils nous encerclent. On est à moins d'un contre dix. Il n'y a pas d'autre solution. On se disperse par petits groupes. Sept, huit hommes maximum. On décroche maintenant.

**Marc** (*à René Auber, Roger Magnière et Laramé*) — On part ensemble. On file vers l'ouest, vers Cressanges. Je connais des gens là-bas. On trouvera de l'aide.

**René** — C'est loin. Il faut traverser à découvert.

**Marc** — On longe les haies. On reste courbés. On ne court pas — ça attire l'oeil.

**Roger Magnière** (*le visage tendu*) — Et si on tombe sur eux ?

**Marc** (*le regardant*) — On ne tombera pas sur eux. Allez. On y va.

*Le groupe s'élançe dans les bois. Derrière eux, des coups de feu éclatent — d'autres groupes qui décrochent dans d'autres directions.*

\* \* \*

## **Scène 9 — À travers champs, direction Cressanges — 18 juillet, après-midi**

---

*Marc, René, Roger et Laramé progressent en silence à travers la campagne.*

**Laramé** (*s'arrêtant, tendant l'oreille*) — Des voix. Sur la gauche.

*Le groupe se fige. Des GMR sur un chemin, à une vingtaine de mètres.*

**Marc** (*chuchotant*) — Ils ne nous ont pas vus. La haie nous couvre. Ne bougez pas.

*Secondes interminables. Les voix s'éloignent.*

**René** (*soufflant*) — On se sépare ici. Si on reste à quatre, on est trop repérables.

**Marc** — Tu as raison. Auber, Laramé — vous partez par là. Roger et moi, on continue vers Cressanges.

**René** (*serrant la main de Marc*) — On se retrouve là-bas.

**Marc** — On se retrouve là-bas. Sois prudent.

*Les deux groupes se séparent. Marc et Roger Magnière repartent vers l'ouest, vers la ferme du Parc à Cressanges.*

\* \* \*

## **Scène 10 — Près de la ferme du Parc, Cressanges — Fin d'après-midi du 18 juillet**

---

*Marc et Roger approchent de la ferme. Ils pensent être hors de danger. Mais des miliciens les ont repérés.*

**Roger** (à voix basse) — La ferme est là. Encore cent mètres.

**Marc** (scrutant les alentours) — Je ne vois personne. On y va doucement.

**Roger** — Marc... derrière toi. Des hommes.

*Marc se retourne. Des miliciens surgissent.*

**Marc** (à Roger, dans un souffle) — Cours. Cours !

*Un coup de feu claque.*

**Marc Bonnot tombe.**

\* \* \*

## **Scène 11 — Le champ d'avoine, Cressanges — même après-midi**

---

*Pendant ce temps, le groupe de Lucien Depresle s'est réfugié dans un champ d'avoine où les Barichard moissonnent.*

**Lucien** (à voix basse, couché dans les sillons) — Ne bougez pas. L'avoine nous cache. Mais au moindre mouvement, les épis ondulent et ils voient où on est.

**Un maquisard** (immobile, la voix à peine audible) — Les GMR sont sur le chemin. À combien ?

**Lucien** — Une vingtaine de mètres. Leurs mitraillettes portent à peine plus loin. C'est ce qui nous sauve.

*Des décharges de chevrotines s'abattent sur le champ à chaque frémissement des épis. Un orage éclate. Les moissonneurs s'en vont.*

**Georges Aurembout** (couché dans le sillon, trempé jusqu'aux os, à Lucien) — Ils vont finir par partir aussi.

**Lucien** — Si l'orage tient encore une heure... oui.

*Le temps passe. Vers dix-sept heures, les forces de Vichy repartent. Les résistants restent allongés encore de longues minutes, ne croyant pas tout à fait à leur salut.*

**Un maquisard** (osant enfin relever la tête) — Ils sont partis.

**Lucien** (*se redressant lentement, trempé, épuisé*) — On se relève. On rejoint les Barichard aux Gallards. Et on compte les nôtres.

**Aurembout** (*à voix basse*) — Marc Bonnot... quelqu'un l'a vu ?

*Silence.*

**Lucien** (*le visage sombre*) — Non. Personne ne l'a vu.

\* \* \*

## **Scène 12 — La ferme des Barichard, fin de journée**

---

*Une vingtaine de rescapés de plusieurs groupes se retrouvent enfin à l'abri.*

**Un paysan** (*à sa femme, à voix basse, voyant les maquisards arriver*) — Ils sont là. Beaucoup moins qu'ils n'étaient partis ce matin.

**Sa femme** — Combien ?

**Le paysan** (*ouvrant grand la porte*) — Une vingtaine. Trempés. À bout. (Il ouvre grand la porte.) Entrez. Vite. Il y a de la paille dans la grange et de quoi manger au Village.

**Lucien** (*entrant, s'adressant aux hommes*) — Bonnot est mort. Bellien aussi, du côté de la Vivère. Magnière est grièvement blessé — les GMR l'ont ramassé, il est à l'hôpital de Moulins. Auber a été pris prisonnier.

*Un silence pesant s'abat sur le groupe.*

**Un jeune maquisard** (*la voix brisée*) — Marc... il avait vingt ans.

**Lucien** (*la gorge serrée*) — Vingt ans. Il avait rejoint le maquis le 6 juin. Le jour du débarquement. Il n'a pas attendu qu'on lui demande. Il est venu.

**Georges Aurembout** (*à voix basse*) — Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

**Lucien** (*après un silence, relevant la tête*) — On se reforme à Meillers. On se repose. On mange. Et on repart. Marc ne nous a pas rejoints pour qu'on s'arrête là.

\* \* \*

*Après quelques jours d'errance, les combattants du maquis Danièle Casanova se reformèrent à Meillers.*

*Ils poursuivirent le combat jusqu'à la libération de Moulins, à laquelle ils participèrent activement.*

*Marc Bonnot avait vingt ans.*

*Ouvrier coiffeur à Souvigny où il était né, il avait rejoint le maquis le 6 juin 1944 par pure conviction, sans y être contraint par rien d'autre que sa conscience.*

*Il fut assassiné d'une balle dans la tête par des miliciens  
près de la ferme du Parc à Cressanges, le 18 juillet 1944.  
Une stèle marque aujourd'hui l'endroit où il est tombé.*

**N'oublions pas.**